

INTRODUCTION

Le titre a tout l'air d'une provocation : après s'en être inspiré, la révolution chinoise a critiqué le modèle soviétique et dénoncé la dégénérescence « révisionniste » d'un modèle renié. Elle lui a opposé une « voie chinoise », seule révolutionnaire, qu'elle a à son tour érigée en modèle.

Plus que les prétentions du disciple – Mao en l'occurrence – importent le contraste entre les projets révolutionnaires et la disparité de la situation initiale des deux pays où sont nés ces projets. À la traîne, obsolète, le régime tsariste ? Certes, au même titre que la Cacanie de Musil, mais la Russie n'en fait pas moins partie de l'Europe. À l'instar de Marx et d'Engels, les révolutionnaires russes se soucient du sort de l'humanité entière : ils veulent créer un monde juste et fraternel et ne conçoivent pas – initialement – qu'un projet aussi grandiose puisse se limiter à leur pays arriéré et s'y épanouir. La motivation fondamentale des révolutionnaires chinois est particulière, non universelle : elle se préoccupe de la nation chinoise, non de l'humanité. En ce sens, elle ressemble moins à celle de Marx et Lénine qu'à celle de Hitler. Cela dit non pour choquer derechef (disons Déroulède ou Barrès pour faire plus anodin), mais pour situer d'emblée leur objectif. Ils veulent moins réformer le monde que le rééquilibrer au profit de leur vieille nation. L'opresseur qu'ils combattent n'est pas le capitalisme autochtone, c'est l'impérialisme et son appendice économique : le capitalisme exogène qu'il a transplanté dans la « semi-colonie » chinoise. Lénine s'est fabriqué un bon argument (*L'Impérialisme, stade suprême du*

capitalisme) pour reconnaître comme siens ces nationalistes. De leur côté, une fois convertis non au marxisme, qu'ils ne connaissent guère, mais à la recette léniniste de prise de pouvoir et de transformation d'un pays arriéré, ils finiront par absorber la potion « marxiste-léniniste » et par intérioriser le credo social. Ils ajoutent donc – en second – le bien-être des masses à leur visée primordiale : la grandeur de la nation.

Ramener l'objectif des révolutionnaires chinois de l'universel au particulier, soit, mais je leur fais tort en les comparant à Déroulède et consorts. L'amputation de l'Alsace-Lorraine est une simple blessure, au pis une mutilation, comparée aux conséquences de l'agression impérialiste en Chine. Quelles que soient ses querelles dérisoires, c'est l'Europe en tant que telle dont les intellectuels chinois aspirent à se délivrer. Ils se mettent à son école pour mieux lui résister : beaucoup plus que les inquiétudes et les rêves de l'intelligentsia russe du XIX^e siècle, c'est l'exploit de Meiji qu'ils veulent transplanter sur le continent.

Disparité des conditions et des visées initiales, similitude des trajectoires et des effets : comment rendre compte de ce désolant paradoxe ? À quoi s'ajoutent une différence contingente et surtout un regret : que Mao n'est-il mort comme Lénine quelques années après la révolution ? Shakespeare n'eût pas manqué de faire une tragédie de l'épisode de 1922-1923, Lénine-Lear épuisant ses dernières forces à tenter d'éviter que la succession n'échoie au pire des prétendants. C'est entendu, la révolution était d'emblée condamnée, Lear en était le premier responsable, moins pour avoir promu ce prétendant au poste de secrétaire général quelques mois auparavant que pour avoir conçu, imposé et conduit ce type de révolution. Le contraste n'en demeure pas moins frappant avec la répétition chinoise : ici, nul besoin d'un Satan pour détourner l'héritage – ou réaliser ce que son potentiel recelait de pire –, puisque c'est le fondateur lui-même qui a fourvoyé une révolution qui ne demandait qu'à l'être. Après quelques années et jusqu'à ce que sa mort ouvre enfin l'avenir, c'était Mao le problème. C'est lui qui a entraîné et bloqué la révolution sur une voie de garage, lui qui a obsti-

nément bridé, puis jugulé les timides, mais persistantes tentatives de ses vieux compagnons en vue de sortir le pays et la révolution du marasme. L'histoire n'est pas une science, elle est juste tentée de généraliser à partir de deux expériences. Deux cas de figure différents pour les deux grandes révolutions du XX^e siècle : une succession catastrophique, une absence de succession qui ne l'est pas moins, est-ce assez pour m'autoriser à incriminer la révolution en soi ?

Surtout qu'il existe bien d'autres raisons que ces circonstances accidentelles (une mort prématurée, une mort trop tardive) pour expliquer l'échec d'une entreprise condamnée d'avance. Le reste du livre essaiera d'explorer ces autres raisons. Il ne traite pas de l'essor contemporain de la Chine, conséquence de l'abandon des idéaux révolutionnaires, abandon impossible aussi longtemps que Mao tardait à rejoindre Marx. Comme il a fallu un peu de temps pour liquider un héritage empoisonné, ce livre s'intéresse donc aux trois premières décennies (1949-1978), qu'il compare aux années 1917-1953 pour l'original. Même pour cette première période, il n'est pas exhaustif : aucun chapitre, pas le moindre paragraphe n'est consacré au sacro-saint prolétariat¹. Non que le sort de la classe ouvrière soit sans importance et qu'elle n'ait pas elle aussi souffert du traitement infligé par ceux qui la placent sur un piédestal, mais elle est moins étoffée en 1917 ou 1949 qu'en 2013, même si ses effectifs vont s'enfler de façon prodigieuse au début des années 1930 et soudaine en 1958 pour fondre brutalement en 1960 lorsque les apprentis sorcières qui ont déclenché une famine décident de renvoyer chez eux vingt millions de citoyens de fraîche date. Ce qui fait problème durant cette première période, c'est la classe de loin la plus nombreuse, la plus rétive au changement révolutionnaire, la plus étrangère à la civilisation des villes, qui incarne une barbarie inaccessible à la civilisation : la paysannerie. Tel est du moins l'avis de Marx, puis de Lénine et Staline. Mais pas de Mao, qui,

1. Un sujet sur lequel je disposais pourtant d'un livre dans ma langue maternelle : DEPRETTO, 1997.

pour finir, traitera à peine moins mal les paysans, il faudra essayer de comprendre pourquoi.

Autre lacune de taille : tout ce qui concerne les relations extérieures des jeunes États révolutionnaires et donc entre autres l'activité de la III^e Internationale, l'invasion nazie, la fondation des démocraties populaires, les problèmes posés par Tito, Mao en herbe, la seconde superpuissance qui s'avérera un peu tard n'en être pas une, etc. Il m'a semblé que la « Grande Guerre patriotique », épreuve terrible aux conséquences capitales pour le communisme soviétique, n'évoque rien de comparable dans l'évolution de l'autre communisme. Quoi que Mao ait pu redouter ou prétendre, l'impérialisme a épargné son fragile enfant. Le tigre américain s'est contenté, une fois provoqué en Corée, d'empêcher les Chinois continentaux de réunir Taïwan à une mère patrie dont ils avaient déjà été séparés durant un demi-siècle (1895-1945). Un Soviétique sur sept est mort – en sus des morts naturelles – entre 1941 et 1945 ; la Chine, qui eût fourni une proie beaucoup plus vulnérable, n'a approché une hécatombe de cet ordre que dans la préfecture la plus affectée par une catastrophe en temps de paix, par elle-même provoquée : Xinyang, au sud du Henan, entre 1958 et 1962¹. La comparaison serait plus pertinente concernant l'effet des deux guerres mondiales sur les anciens régimes. « Les guerres accélèrent la chute des régimes qui ne sont pas capables de les gagner² » : la Première Guerre mondiale n'a fait qu'accélérer la chute du tsarisme, la Seconde a provoqué celle du régime nationaliste chinois.

Guerres exclues, la situation des pionniers qui attendent vainement qu'éclate une révolution dans un pays plus avancé avant d'être réduits à effectuer « la révolution dans un seul pays » diffère de celle des cadets qui commencent par copier le modèle (« l'Union soviétique d'aujourd'hui, c'est la Chine de demain ») avant de le répudier. L'« *universel autarcique* » de la « patrie mondiale du socialisme » n'est plus de mise

1. Cf. BLUM, 1994, p. 120 ; YANG, Jisheng [2008], 2012, p. 194.

2. LEWIN, 2003 (a), p. 367.

une génération plus tard, ou alors c'est l'autarcie du bloc socialiste tout entier, bouclier et pourvoyeur de modernité pour une révolution chinoise d'emblée résolue à « pencher d'un seul côté » (Mao en 1949). De même, le « fédéralisme de façade¹ », dissimulé derrière l'« union de nations égales en droit et souveraines » de la Constitution soviétique de 1924, convenait fort bien aux communistes chinois, mais à quoi bon comparer le traitement réservé par les deux révolutions aux minorités nationales, problème secondaire pour les communistes chinois (en 1949, les minorités représentent 6 % de la population chinoise), capital et récurrent en URSS ?

Aucun chapitre non plus sur l'idéologie, mais, omniprésente dans le chapitre III, consacré à la politique, elle pointe encore le nez ici et là, surtout dans le dernier chapitre. Venons-en justement au contenu du livre. D'abord, deux chapitres (« Retard », puis « Rattrapage ») voués au préalable qui ne s'est jamais laissé oublier, puisque, comme le soulignait Gramsci, Octobre est une révolution « contre *Le Capital* » de Marx. C'est encore plus vrai d'octobre 1949. Ensuite, la politique, où je tente de démonter les prétentions maoïstes à l'originalité. Puis – j'ai beau dire, la *doxa* marxiste m'influence ! – les classes sociales : paysans, puissants et privilégiés, intellectuels. S'intercale un chapitre V sur les famines, après le IV consacré aux paysans, qui en sont les principales victimes. Je pouvais d'autant moins le classer ailleurs que la politique agraire des deux régimes révolutionnaires est la cause principale des grandes famines. Les dominants (la nouvelle classe de Djilas) font l'objet du chapitre VI, le VII traite de la culture en général, des écrivains, artistes, savants, etc., en particulier. Je compare enfin Goulag et *laogai* dans le chapitre VIII, puis Staline et Mao dans le neuvième et dernier chapitre.

1. GAUCHET, 2010, pp. 302 et 304. Pour un traitement systématique de la question, cf. MARTIN, 2001.